Actes des congrès de la Société française Shakespeare

9 | 1991

Shakespeare et le corps à la Renaissance

Le corps magique à la Renaissance

Robert Muchembled

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/shakespeare/1196>

DOI : 10.4000/shakespeare.1196

ISSN : 2271-6424

Éditeur

Société Française Shakespeare

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 1991

Pagination : 125-136

Référence électronique

Robert Muchembled, « Le corps magique à la Renaissance », *Actes des congrès de la Société française Shakespeare* [En ligne], 9 | 1991, mis en ligne le 01 janvier 2007, consulté le 23 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/shakespeare/1196> ; DOI : 10.4000/shakespeare.1196

SHAKESPEARE
ET LE CORPS A LA RENAISSANCE

Société Française Shakespeare

Actes du Congrès 1990

sous la direction

de

M.T. JONES-DAVIES

PARIS
LES BELLES LETTRES
1991

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés
pour tous les pays.*

© 1991 Société d'édition Les Belles Lettres,
95 bd Raspail 75006 Paris

ISBN 2.251 69117-X

Le corps magique à la Renaissance

La médecine de la Renaissance définit le corps humain d'après une grille d'analyse héritée de l'antiquité : la théorie des humeurs. Et faute de posséder le "sens de l'impossible", les savants du temps orientent leurs contemporains cultivés vers une perception sacrée, voire magique, des phénomènes anatomiques ou physiologiques. Cette vision des choses n'est pas toujours très différente de celle des masses populaires. Du moins des concordances ou des confusions existent-elles en grand nombre, avant le triomphe du rationalisme cartésien ou des théories de W. Harvey sur la circulation du sang.

Me plaçant délibérément à ce point de jonction entre le savant et le populaire, je voudrais montrer comment et pourquoi le corps se trouve être profondément magique, tant pour les lettrés que pour les paysans. Juges et hommes d'Eglise commencent néanmoins à définir une véritable géographie du corps démoniaque, par opposition au corps divin : à partir des années 1560, la multiplication des bûchers de sorcellerie traduit l'amorce d'une lente mais profonde mutation de la philosophie et de l'expérience du corps, en France comme dans tout l'Occident.

1. Le corps magique des savants et des lettrés

La "science" médicale du XVI^e siècle repose sur les théories d'Hippocrate revues par Galien au deuxième siècle après J.-C. Sans entrer dans le détail de ces notions bien connues¹, il importe de définir le corps humain : comme le précise P. Pigray dans ses préceptes de médecine publiés en 1609, il vient de la nature, c'est-à-dire de Dieu, sous la forme d'une «humidité primitive, laquelle est une substance huileuse, chaude, spirituelle et éthérée provenant d'en haut, engendrée en nous de la semence infinie et permanente»².

Cette humidité primitive est la "mère de la chaleur naturelle" de chaque être, mais à condition que se produise dans le corps une "mixon tempérée et modérée des éléments", sous la forme de quatre humeurs. En d'autres termes, une première *coction* (cuisson)

des aliments dans l'estomac (digestion) donne un suc : le chyle. Epuré par le foie lors d'une deuxième *coction*, ce dernier produit quatre sucs naturels liquides, la *mélancholie* (ou *atrabile*, dite aussi bile noire), la *pituite* (ou *phlegme*), la *cholère* (ou bile jaune) et enfin le sang. L'équilibre humoral définit la bonne santé de l'organisme, considéré comme un microcosme directement relié au macrocosme, c'est-à-dire à l'univers : la mélancolie correspond à la nature froide et sèche de la terre; la pituite à l'eau, froide et humide; la cholère au feu, chaud et sec; le sang à l'air, chaud et humide³.

Diffusées dans les cercles savants, ou simplement lettrés, ces conceptions sont reprises dans l'art, la littérature ou la vie courante. Le conteur Guillaume Bouchet, bourgeois de Poitiers, né vers 1515 et mort en 1594, en parle à propos des couleurs, dans le deuxième livre de ses *Serées*, paru en 1597. Lors d'une réunion à la veillée — d'où vient le titre de l'œuvre — entre bons citadins poitevins, quelqu'un demande pourquoi l'œil préfère plutôt telle couleur que telle autre. Un participant répond qu'on use des couleurs selon les *complexions*, c'est-à-dire selon les types de comportements, qui sont fonction de l'humeur dominante : «le phlegmatique se délectant du vert, du blanc et du mêlé; le colérique de toutes les couleurs qui appartiennent au rouge; le sanguin du céleste, de l'azur, du violet et du jaune; le mélancholique aimant le noir, le tanné et les couleurs qui en sont proches»⁴. On comprend mieux les relations établies en intercalant l'un des quatre éléments naturels entre le caractère et la dominante colorée : l'eau conduit le phlegmatique (ou pituitaire) au vert; le feu pousse le cholérique vers le rouge; le sanguin préfère le bleu du ciel à cause de l'air; le mélancholique aime le noir car il est lié à la terre. De la même manière, les saveurs (acide pour le dernier), les consistances (gras et épais pour lui encore) sont comme beaucoup d'autres choses dans l'étroite dépendance de ces théories médicales⁵. Les spécialistes de la poésie de la Renaissance savent bien qu'il importe de décoder selon une telle grille les images et les sensations qu'ils rencontrent, sous peine de risquer l'anachronisme.

Le corps humain est donc alors un véritable faisceau de correspondances. Guillaume Bouchet, simple écrivain provincial nourri de la culture et de la science de son époque, permet d'en parcourir la trame, à la recherche de magies considérées comme habituelles, ordinaires ou licites.

Dans ce cadre, la femme est définie par son humidité naturelle. Son corps est gouverné par la lune, car celle-ci est la "mère

de toute humidité". Ainsi s'explique l'idée à la fois savante et populaire selon laquelle «si une femme conçoit au croissant de la lune, qu'elle aura un fils, au décroissant une fille». En effet, «la lune étant au plein, elle est féconde en lumière» et l'on sait bien qu'il faut «plus de chaleur à la génération de l'homme que de la femme»⁶.

La vie humaine dépend donc à la fois d'une différence de "nature" entre les deux sexes et de l'équilibre toujours instable des quatre humeurs déjà citées. Dès sa naissance, le bébé est soumis à des aléas susceptibles de modifier son anatomie et sa physiologie. Le choix de la nourrice se révèle primordial : mieux vaut selon Bouchet la prendre «plutôt noire (brune) que blanche et blonde»; parce que «les noires sont plus chaudes et par conséquent leur lait est mieux digéré». Il ajoute que «la nourrice noire a les tétins plus fermes et durs que la blanche; or est-il que la chaleur est plus serrée en un petit tétin et court qu'en ces grandes tétasses où la chaleur du lait s'évente». En plaisantant à peine, il conseille cependant d'éviter les seins trop durs, ce qui risque de donner aux nourrissons un nez camus, comme le prétendent Rabelais et Ambroise Paré⁷.

Les hommes de la Renaissance n'ont pas le sens de l'impossible. Célèbre chirurgien, Ambroise Paré croit aux monstres, tandis que le grand humaniste Jean Bodin rédige un traité de chasse aux sorcières dans lequel il accuse celles-ci de se vouer au diable à cause de leur laideur physique. Bouchet soutient la même opinion, car «il y a correspondance entre le corps et l'âme, ainsi la beauté corporelle est comme une image de la beauté de l'âme». Loin d'être un simple lieu commun néoplatonicien, cette idée lui permet de préciser qu'il faut toujours choisir aux bébés de jeunes et belles nourrices, les vieilles personnes pouvant nuire aux petits enfants à cause de leur haleine qui est forte et venimeuse. Un médecin n'assure-t-il pas que «la puantise de l'haleine et la senteur des aisselles des nourrices, encore qu'elles soient belles en apparence, sont causes de la mort de leurs enfants et nourrissons», tout comme la vapeur de la peste cause d'innombrables trépas? L'explication réside dans l'affaiblissement de l'équilibre humoral du patient : «les mauvaises odeurs peuvent altérer notre corps et lui nuire, les bonnes aussi, avec ce qu'elles nous plaisent, servent à la santé et confortent notre cerveau, qui est froid et humide, et les senteurs étant fondées en substance chaude et sèche le peuvent restaurer et aider»⁸.

Une topographie corporelle découle de ces principes très éloignés de ceux du XX^e siècle. Prétendre que les hommes étaient

autrefois plus grands et plus puissants qu'au XVI^e siècle, car «d'âge en âge nos corps diminuent», n'étonne personne. Quant aux oreilles, pour prendre cet exemple, elles trahissent le caractère : grandes, elles indiquent la mélancolie, car elles sont faites de matière froide et sèche, à l'image de la complexion en question; petites, elles dénotent chez les femmes la malice, le bon esprit, surtout, ou pour d'autres auteurs la luxure⁹.

L'œil, objet poétique des plus importants au XVI^e siècle, résume à lui seul la philosophie du corps selon Guillaume Bouchet et ses contemporains. Pour eux, la vision s'effectue par l'intermédiaire d'un «esprit lumineux qui sort des yeux et se mêle avec la lumière». La vue est d'ailleurs le plus important des sens naturels, à raison que c'est le rendez-vous des plus subtils et déliez esprits de l'homme». Elle peut réellement causer des dommages physiques, soit par les vertus du "mauvais œil" d'un sorcier jeté sur une victime, soit par la passion amoureuse proprement brûlante qu'elle engendre. Dans le dernier cas, les "esprits vifs et subtils" sortant par les yeux entrent dans ceux de la personne aimée, vont directement au cœur, "infectent et empoisonnent le sang" et consomment la victime, qui meurt réellement d'amour, «les parties intérieures retirées et le cœur rôti, le foie enfumé, les poumons cuits et le cerveau endommagé; le tout par l'excessive chaleur qu'ils ont enduré de la fièvre d'amour»¹⁰. On ne saurait mieux définir la magie que recèle le corps humain, ce microcosme relié à l'ensemble de l'univers pour les savants et les lettrés du temps.

2. Magies des mondes populaires

Les gens du peuple n'ont évidemment pas une connaissance livresque de la théorie des humeurs et du système philosophique qui en découle. Mais ils en saisissent des bribes, pour les fondre et les réutiliser dans le cadre d'une vision du monde populaire qui fait également une très grande place au corps magique¹¹. Etudier ces croyances et ces pratiques, en particulier celles des paysans qui représentent les quatre cinquièmes de la population, dépasse largement le cadre de cette contribution. Je me contenterai donc ici de signaler quelques exemples symptomatiques.

La magie tient une grande place dès la naissance de l'enfant. Des rites correctement observés dépendent sa chance, son bonheur ou simplement sa survie, à une époque où 50% des enfants n'at-

teignent pas l'âge adulte. Les *Evangelies des quenouilles* publiés à la fin du XV^e siècle rejoignent sur ce point la leçon des documents judiciaires ou descriptifs en énonçant de longues listes de précautions à prendre : porter le "petit boyau" (la membrane amniotique) à la tête du nouveau-né lui assurera longue vie, alors que tenir l'enfant sur le bras gauche avant le baptême en fera un gaucher et que le fait de l'enjamber le condamnera à demeurer nain toute sa vie¹². La puissance des choses issues du corps humain n'est évidemment pas à démontrer. Rognures d'ongles, cheveux, urine, par exemple, sont utilisés à la fois dans les recettes de guérison et dans les sortilèges. Guillaume Bouchet signale l'importance de la membrane amniotique : les bébés nés coiffés de celle-ci sont sûrs d'avoir un avenir radieux, à tel point, ajoute-t-il, que les sages-femmes vendent chèrement aux parents des prédictions bénéfiques à ce sujet. Le proverbe courant ne dit-il pas d'un homme riche qu'il "est né tout coiffé"?¹³

Le corps féminin est également un lieu magique privilégié. Pline l'Ancien disait déjà qu'une «femme qui a ses règles fait aigrir le vin doux par son approche; en les touchant elle frappe de stérilité les céréales, de mort les greffes, brûle les plantes des jardins, les fruits de l'arbre contre lequel elle s'est assise tombent. Son regard ternit le poli des miroirs, attaque l'acier et l'éclat de l'ivoire; les abeilles meurent dans les ruches, la rouille s'empare aussitôt de l'airain et du fer et une odeur fétide s'en exhale; les chiens qui goûtent de ce sang deviennent enragés»¹⁴. Sans avoir lu cet auteur antique, les paysans appliquent à la lettre sa philosophie en interdisant aux femmes qui ont leurs "fleurs" de descendre à la cave, pour éviter qu'elles ne fassent tourner le vin ou pourrir la viande. Les folkloristes trouvent d'ailleurs toujours la trace de ces idées en plein XX^e siècle¹⁵.

Le domaine des maladies abonde en notations sur les effets directs produits par un corps humain ou animal. Le *Dictionnaire de l'Académie française*, dans son édition de 1694, signale l'expression : "il a vu le loup" pour dire que quelqu'un ne peut plus parler. Guillaume Bouchet en donne une explication : «le loup enroue une personne de son regard par la frigidité de son cerveau», car la froideur ainsi «renvoyée à l'estomac, où sont les organes de la voix, fait qu'ils sont restreints et resserrés»¹⁶.

Il est assez difficile de savoir si Bouchet habille de préceptes savants une crainte populaire très sérieuse, en un temps où les loups font d'importants ravages, ou au contraire si les paysans ont

emprunté l'explication aux lettrés. Tel est d'ailleurs aussi le cas d'une pratique apparemment d'humble origine : sortant le soir après souper, un homme ne se lave pas les mains mais les frotte à un morceau de pain qu'il emporte «contre les esprits et démons qu'on trouve la nuit aux carrefours et contre les chiens qui sont aux places publiques». Or cette magie corporelle provient directement d'un livre d'Erasme¹⁷. Il est vrai que ce dernier a peut-être puisé l'anecdote dans le monde populaire. Au moins faut-il savoir être prudent avant d'interpréter des phénomènes dont l'origine exacte est généralement fort imprécise.

La confusion est encore plus grande dans le domaine du surnaturel et de la sorcellerie. Les traditions savantes et populaires s'entremêlent ici très intimement. Les talismans, par exemple, sont abondamment attestés dans les campagnes. Pour se rendre invulnérables, les paysans portent souvent leur membrane amniotique séchée ou bien des "hauts noms", sortes de prières et d'incantations écrites sur un morceau de papier. Bouchet signale quant à lui des "brevets" faits de lettres signées, des pierres miraculeuses, ou encore «la chemise de nécessité, qu'on a accoutumé vêtir quand on va à la guerre, laquelle est faite de lin filé la nuit de Noël par des filles chastes, au nom du diable». Il ajoute que les juges se méfient de tels "charmes ou caractères ou brevets" utilisés par les criminels pour résister à la torture, au point de leur faire donner d'autres habits et d'ordonner de les tondre. Selon lui, raser ces personnages les rend plus mous et plus sensibles à la douleur, comme Samson le fut après avoir perdu sa toison¹⁸.

Le corps ordinaire porte donc des magies considérées comme efficaces au XVI^e siècle. Celui de la sorcière dispose d'une puissance encore supérieure, si bien qu'il est particulièrement redouté. L'une des grandes hantises du temps est en effet le "nouement d'aiguillette" par un magicien maléfique : lors des noces, le personnage malfaisant fait des nœuds à une cordelette et récite des incantations, au fond de l'église, pour rendre le mari incapable d'avoir des relations sexuelles avec son épouse. Guillaume Bouchet en traite longuement et gravement, rappelant que de nombreuses personnes consultent des "dénoueurs" capables de pratiquer des contre-sorcelleries. Il interprète dans cette optique la coutume — qu'il dit italienne — consistant à porter la mariée au-dessus du seuil de sa maison : «afin qu'elle ne soit offensée par les choses ensorcelées que les magiciens mettent aux entrées des portes pour

semer une discorde et inimitié entre les mariés et les rendre inhabiles à la génération»¹⁹.

Mais comment est-il possible de repérer une sorcière? Le même auteur donne une recette infallible : «il faut regarder la femme de qui on se doute bien près du front, car si elle est sorcière on trouvera que le diable le lui aura ratissé pour ôter le chrème du batême : tellement qu'elle porte une marque au front, qu'elle cache tant qu'elle peut»²⁰. Sous sa forme un peu naïve, cette formule relie les peurs populaires à une conception démonologique du corps des sorciers en train de s'imposer devant les tribunaux au cours des dernières décennies du XVI^e siècle.

3. *Le corps sorcier*

Publié en 1486-1487, le *Marteau des sorcières* est le premier manuel de démonologie²¹. Les juges laïques s'en servent désormais pour acquérir les connaissances nécessaires à la lutte contre le diable et contre les humains qui sont ses complices sur la terre. De nombreux autres ouvrages décrivent cette véritable "science" de l'époque, afin de l'appliquer concrètement : les procès de sorcellerie se multiplient en France à partir des années 1560.

La démonologie repose sur une peur de l'omniprésence du diable et sur la croyance à l'existence d'une secte satanique organisée, capable de subvertir l'ordre naturel, c'est-à-dire le plan divin d'organisation de l'univers. Théologiens et juristes reprochent aux prétendues sorcières d'avoir signé un pacte avec l'ennemi du genre humain, de s'être rendues périodiquement au sabbat et de pratiquer dans la vie quotidienne d'innombrables maléfices contre les personnes ou contre les biens de ceux qui demeurent de fidèles chrétiens²².

Le corps a une place très importante dans cette construction intellectuelle. Les démonologues sont effectivement obsédés par l'idée que Satan peut en prendre totalement possession. Diverses étapes d'un procès de sorcellerie témoignent de cette crainte. Compte tenu des différences de nature entre l'homme et la femme dont parlent les médecins, il n'est pas étonnant que le deuxième sexe fournisse en moyenne les quatre cinquièmes des accusés. L'enveloppe charnelle de ces derniers est l'objet durant tout le procès de vérifications minutieuses traduisant chez les magistrats une inquiète curiosité, en écho aux allégations de Pline l'Ancien sur les vertus maléfiques des règles féminines.

Ainsi une "sorcière" de Braine-le-Comte (Belgique actuelle) est-elle mise à la torture en 1601 avec les précautions d'usage : le bourreau «lui a préalablement rasé tous les cheveux et poils qu'elle pouvait avoir sur son corps; et après cela, il lui a coupé les ongles bien courts et ensuite il lui a fait mettre un autre drap de lin que le sien, le mouillant avec de l'eau bénite»²³. Les manuels de démonologie précisent qu'il s'agit d'éviter que le démon ne vienne à l'aide de sa complice et que celle-ci ne puisse par des charmes résister aux supplices, voire maléficier les gens de loi.

La possession démoniaque paraît en effet être une réalité courante. Avant les grandes affaires concernant des couvents du XVII^e siècle, nombreux sont les individus qui recourent à des exorcismes pour s'en délivrer. Dans un village du Berry, en 1582, un procès de sorcellerie commence par les dénonciations d'un enfant de douze ans, Bernard Girault, qui se prétend tourmenté par les démons. Il en donne tous les signes extérieurs, dont une force prodigieuse. Plusieurs exorcismes successifs sont pratiqués sur sa personne. Finalement, une nuit vers deux heures, le résultat escompté est obtenu : «lesdits esprits malins, après avoir pour la plupart dit leurs noms, tourmentant fort ledit enfant, sortirent, faisant des cris horribles et épouvantables; d'autres soufflaient; d'autres feignaient des voix de grenouilles, crapauds, chiens et infinies autres voix de divers animaux, lesquelles voix on entendait dans le corps dudit enfant, et après qu'il avait bâillé, demeurait un peu de temps comme évanoui»²⁴.

Le corps démoniaque est doué de capacités surnaturelles. Les adeptes de Satan peuvent voler dans les airs, après s'être enduits d'un onguent diabolique et en chevauchant un balai ou un bâton fourchu. Plus légers que les gens ordinaires, ils ne coulent pas si on les jette à l'eau : l'épreuve consistant à "baigner" une sorcière est à la fois attestée dans le monde populaire et dans certains procès officiels²⁵. En Angleterre ou en Hollande, on se contente parfois de peser les suspects afin de voir si leur poids correspond bien à leur apparence.

A la recherche de Satan lui-même, selon le principe de la correspondance entre macrocosme et microcosme, les juges examinent minutieusement la géographie du corps sorcier. Ils tentent de découvrir la marque diabolique obligatoirement imprimée dans la chair, à un endroit quelconque, mais généralement du côté gauche, qui est celui du mal. Des "piqueurs" sont spécialisés en cette matière : vers 1601, le bourreau de Rocroi, dans les Ardennes, est

particulièrement réputé. Il affirme avoir ainsi identifié 274 sorcières, qui ont été exécutées par le feu. Sa technique consiste à sonder avec une longue aiguille d'argent tout endroit suspect. L'absence d'écoulement de sang et de manifestation de douleur fournit alors au tribunal une demi-preuve, selon les règles du temps, qui permet aux juges de décréter la torture en vue d'obtenir des aveux²⁶.

Le corps sorcier est censé donner à son possesseur un pouvoir formidable sur les choses et sur les êtres. Ne suffit-il pas à une magicienne maléfique de battre l'eau d'une mare en prononçant quelques formules pour déclencher la pluie, la grêle et d'autres calamités? La sorcière ne tue pas seulement ses victimes à l'aide de poisons : il lui arrive souvent de le faire par un simple toucher ou par la force de son "mauvais œil". Et chacun sait bien que de telles magies sont propres à donner richesse ou amour, voire à se venger de ses ennemis. Un paysan d'Artois fait la cour à une fille de manière originale, le 27 décembre 1608. Sous les yeux du curé horrifié, il cherche à effrayer un rival occupé à parler avec la demoiselle, car il se vante de pouvoir «percer son bras tout outre d'une aiguille sans en jeter sang, en disant, à ces fins, quelques mots et paroles étranges et extraordinaires»²⁷. Il se prétend donc tout simplement sorcier.

La justice criminelle allume de nombreux bûchers de sorcellerie entre 1560 et 1680 environ. Réduisant en cendres les membres de la secte démoniaque, elle contribue à la grande lutte entre le bien et le mal et vise à effacer définitivement le souvenir des auteurs de ce crime-péché des plus exécrables. Plus subtilement, elle parle d'une mutation en cours de la notion de corps magique. Car l'insistance sur le continent noir de la sorcellerie démoniaque permet par opposition de valoriser la seule forme de sacré et de magie qui soit désormais acceptable aux yeux des théologiens et des savants : celle qui se rapporte à Dieu ou aux saints, à travers les miracles admis comme tels par l'autorité ecclésiastique. Les bûchers de sorcellerie tracent donc une véritable frontière de feu entre deux ordres de choses fondamentalement antithétiques et opposables terme à terme : le sabbat des sorcières est en effet défini comme l'inverse exact de la messe; le diable y occupe la place du Créateur, tandis que ses adeptes humains lui rendent un culte certes maléfique mais exactement parallèle à celui des fidèles du christianisme.

L'époque, on l'a dit, ignore le sens de l'impossible. Les intellectuels les plus célèbres, tels Ronsard, Ambroise Paré ou Jean Bodin croient à la magie, aux monstres, à l'infinie plasticité du corps humain subissant les effets du surnaturel. Les masses populaires vivent également dans le cadre de ce que certains historiens ont nommé le "magisme", ou le christianisme folklorisé²⁸. Des confusions fréquentes, des échanges symboliques, existent entre la culture savante et celle des masses populaires, comme le note si fréquemment Guillaume Bouchet. Aussi peut-on interpréter la virulente chasse aux sorcières qui débute vers les années 1560 comme un processus savant de monopolisation de la magie. Les démonologues et les juges diabolisent en effet toutes les croyances et toutes les pratiques populaires qui ne sont pas directement liées aux miracles reconnus par l'Eglise : l'abbé Thiers dressera en 1679 un imposant catalogue de ces "superstitions"²⁹. A l'opposé, la magie licite est exaltée dans la vie et l'œuvre des saints ou dans les pratiques miraculeuses dont la Contre-Réforme fait abondamment usage pour christianiser en profondeur les campagnes ou les cités.

Un tel mouvement ne résulte pas seulement d'une confrontation entre deux visions du monde, savante et populaire. Il renforce aussi chez les juges et plus généralement chez les membres des couches sociales dominantes l'idée qu'il importe de séparer le bon grain sacré de l'ivraie magique. Il annonce ainsi une évolution mentale lente mais décisive qui conduira les élites sociales à rejeter les "superstitions" populaires auxquelles elles étaient encore trop attachées au XVI^e siècle. P. Camporesi a brillamment montré l'importance de la période baroque dans la formation d'une théologie et d'une anthropologie nouvelles³⁰. Avant même l'apparition du rationalisme, la société cultivée se met alors lentement à s'écarter des magies populaires, pour mieux se vouer au divin.

Robert MUCHEMBLED

Université de Paris-Nord

NOTES

1. H. Brabant, *Médecins, malades et maladies de la Renaissance*, Bruxelles, 1966; David El Kenz, *Les Rapports de la figure mélancolique et de l'expérience démoniaque*, mémoire de D.E.A. sous la dir. d'A. Croix, J. Céard et D. Teyssière, Paris XII, 1987 (dactyl.); Catherine Tempère, *Le Sang : réalités, mythes et tabous en France depuis la Renaissance*, mémoire de D.E.A. sous la dir. de R. Muchembled, Lille III, 1988 (dactyl.).
2. P. Pigray, *Epitôme des préceptes de médecine et de chirurgie*, 1ère éd. en français, Paris, N. Orry, 1609. Cité par D. El Kenz, *op. cit.*, p. 47.
3. Ambroise Paré, *Œuvres*, Paris, 1585. Cité par C. Tempère, *op. cit.*, p. 7-8.
4. Guillaume Bouchet, *Les Serées*, éd. par C. E. Roybert, Paris, 1873-1882, 6 vol., III, p. 235 (les références sont faites à chaque vol., appelé par un chiffre romain). Sur cet auteur voir Robert Muchembled, *L'Invention de l'homme moderne. Sensibilités, mœurs et comportements collectifs sous l'Ancien Régime*, Paris, 1988, p. 112-132.
5. D'après A. Paré; voir C. Tempère, *op. cit.*, p. 8.
6. G. Bouchet, IV, p. 45; IV, p. 15.
7. *Ibid.*, IV, p. 65.
8. *Ibid.*, I, p. 126-127; IV, p. 68-69; III, p. 166.
9. *Ibid.*, IV, p. 213; III, p. 54.
10. *Ibid.*, III, p. 192, 200, 208, 209.
11. Robert Muchembled, *Culture populaire et culture des élites dans la France moderne (XVe-XVIIIe siècle). Essai*. Paris, 1978.
12. *Ibid.*, p. 98-101.
13. G. Bouchet, IV, p. 42.
14. Plinie l'Ancien, *Histoire naturelle*, VII, ch. 15, cité par Jean Héritier, *La Sève de l'homme*, Paris, 1986, p. 107.
15. Yvonne Verdier, *Façons de dire, façons de faire. La laveuse, la couturière, la cuisinière*. Paris, 1979.
16. G. Bouchet, V, p. 131.
17. *Ibid.*, II, p. 73.
18. *Ibid.*, IV, p. 125; III, p. 83.
19. *Ibid.*, I, p. 188-189.
20. *Ibid.*, IV, p. 42.
21. Henry Institoris, Jacques Sprenger, *Le Marteau des sorcières*, présenté par A. Danet, Paris, 1973.
22. Précisions dans Robert Muchembled, *La Sorcière au village (XVe-XVIIIe siècle)*. Paris, 1979.

23. *Les Sorcières dans les Pays-Bas méridionaux (XVIe-XVIIe siècle)*, catalogue d'exposition, Bruxelles, Archives générales du royaume, 1989, p. 89.

24. Jean-Pôl Chadourne, Dominique Lesourd, Maxime Préaud, "Les Sorciers du carroi Marlou", dans *Anagrom*, n° 2, 1973, p. 50.

25. R. Muchembled, *La Sorcière ...*, *op. cit.*, p. 178-182.

26. *Ibid.*, p. 90-92.

27. Robert Muchembled, *La violence au village (XVe-XVIIe siècle)*. Turnhout (Belgique), 1989, p. 376.

28. Jean Delumeau, *Le Catholicisme entre Luther et Voltaire*. Paris, 1971, p. 237-248.

29. Jean-Baptiste Thiers, *Traité des superstitions*, présenté par J.-M. Goulemot, Paris, 1984.

30. Piero Camporesi, *L'Enfer et le fantasme de l'hostie. Une théologie baroque* et *L'Officine des sens. Une anthropologie baroque*. Paris, 1989.